

ELOGE DE L'INIMAGINABLE

Les chefs religieux ^{Tupi-}Guarani, dont parlait Pierre Clastres, ^{avec enthousiasme} décrivaient pour faire contrepoids aux ordres de mobilisation des chefs de guerre -- une contrée merveilleuse vers laquelle "il vaudrait mieux" que toute la tribu se mette en marche. Ce lieu imaginaire, cette cité idéale avaient, selon eux, ceci de paradisiaque les "les femmes y appartenaient à tout le monde et que les flèches y partaient toutes seules". Rien de tel qu'un chef religieux pour faire ainsi appel aux désirs de ses administrés. Malin calcul basé sur le fait que, dans les sociétés indiennes ^{avec} état, ~~les~~ les guerres tribales étaient surtout déclenchées pour capturer les femmes des ^{ennemis} ennemis et que la promesse de "flèches qui partent toutes seules" équivalait, pour des chasseurs de gibier, à l'obtention définitive du droit à la paresse.

Il n'y a pas, à mon sens, d'écart qualitatif entre l'utopie sociale proférée par les prophètes de la société sans état, étudiée par Clastres en Amazonie, et les visions formulées, par les socialistes utopiques au XIXe et XXe siècles en France, en Russie et en Amérique. Toute utopie révolutionnaire repose sur le désir de transformer de fond en comble le mode de fonctionnement de la machine sociale et culturelle, et toute fondation de cité idéale implique un changement radical dans au moins deux domaines : la sexualité et le travail. La plupart des ^(cités idéales) ~~utopies~~, pas toutes, proposent beaucoup plus de sexe et moins de travail. Ce sont les utopies de type libertaire qui portent, ou disent qu'elles portent les couleurs de la liberté, de l'anarchie, du bonheur humain et du plaisir sinon absolu du moins total. Au contraire, les projets qui plus souvent se réalisent -- sous le capitalisme d'état ou "libéral" -- proposent et imposent beaucoup plus de travail et presque plus de sexe. C'est l'inverse exact de la cité idéale, du point de vue libertaire. C'est à l'avènement de cette cité là, non pas idéale mais cauchemardesque, se profilant à l'horizon de la société industrielle ou de la société nucléaire post-industrielle, que mai 68 et les autres mouvements sociaux de même nature ont voulu et veulent échapper. N'en déplaise aux flics et aux croquemorts de toutes obédiences, s'il reste de '68, en effet,

quelque chose d'inoubliable, d'inéffaçable — outre le plaisir inoui que procure l'action révolutionnaire — ce sont les écrits muraux qui ont fleuri partout. Souvenez-vous que le fameux "JOUIR SANS ENTRAVER" des situationnistes, impossible à réaliser comme tous les grands mots d'ordre poétiques, provoqua un énorme tir de barrage, venant à la fois des staliniens (notamment du sinistre psychiatre Muldworf qui sévissait à l'Humanité et à la Nouvelle Critique et de Séguy qui, lors d'un congrès de la C.G.T., amalgame "la pornographie et la violence") et des idéologues de l'Ordre Moral de l'ancien régime (Cau, Dutourd, Marcellin, Peyrefitte, etc...). Cette réaction paranoïaque qui prenait un autre célèbre graffiti au pied de la lettre — "Prenez vos désirs pour la réalité" — cherchait à nommer, à isoler et à dénoncer les tendances les plus radicales du mouvement de Mai. A cela les enrégés répondirent: "PLUS JE FAIS LA REVOLUTION, PLUS J'AI ENVIE DE FAIRE L'AMOUR".

Retour du JE dans l'Histoire, à ne pas confondre avec le NOUS plus chrétien et conformiste des chevelus anglo-saxons (We are all one" chantaient les Beatles; "We want the world and we want it now" chantaient les Doors). Il n'y a, sans doute, pas ou peu de mémoire historique mais, en tout cas, il y a de grands moments de forte intensité où la séparation entre "passé", "présent" et "avenir" n'ont pas de sens : l'utopie surgit dans le réel de façon renversante, presque intemporelle. En 68 on vit même fleurir sur le mur extérieur du couvent de religieuses de l'Avenue de l'Observatoire, un slogan concis et absolutiste faisant par antithèse référence précise à la condamnation de la Commune par Monsieur Thiers : "JOUIS !". Oui, bien sûr, mais comment ? Et avec qui ? Les religieuses, qui se sont vantées d'avoir ensuite contribué au raz de marée gaulliste aux élections législatives de 1969, étaient *probablement* de l'autre côté de ce mur d'enceinte, en train de mettre en pratique elles aussi, une certaine forme — très différente — de jouissance. Peut-être méditaient-elles les écrits de Sainte Thérèse de Lisieux, qu'il faudrait réhabiliter comme analyste du plaisir masochiste, tant elle a été injustement et hâtivement jugée par Pierre Mabille. Voilà une sainte qui ne s'est pas gênée pour exalter la jouissance suprême de la renonciation, l'extase de la non-jouissance : "Oh ! que j'éprouve de joie à me voir me détruire!" — à la fois voyante et voyeuse — et puis :

"Je suis bien contente que la viande me dégoûte comme le reste, parce qu'au moins, je n'y trouve pas de plaisir". Ce n'est pas par hasard si une certaine religiosité a fait retour, dans les années 1970, chez beaucoup de gauchistes et de féministes. Un clou chasse l'autre. C'est à se demander si, à plusieurs époques, la vie cloîtrée, "librement choisie" ou imposée par la violence — non pas comme la thébaïde rabelaisienne mais comme l'enfermement monacal axé sur la dénégation phobique de la sexualité — n'a pas servi de modèle au camp de concentration, solution finale du problème du désir. Ce sont les jésuites du XVIIe siècle qui ont inventé au Brésil les "concentrationnes" — à la fois camps de travail, pénitenciers et mouiroirs — où furent incarcérés les indiens d'Amazonie, allergiques au travail parce que "congénitalement paresseux et rêveurs", indiens que les colons en manque de main d'oeuvre ont ensuite remplacés par les esclaves d'Afrique. Je ne sais pas ce qu'est ou sera la cité idéale mais je sais ce qu'est la cité idéale à contrario : c'est le camp de concentration dont le mode de fonctionnement réduit à néant ou presque la sexualité pour, en même temps, surmultiplier la dépense d'énergie rentable de l'esclave. Cette utopie à l'envers, les nazis et les staliniens l'ont modernisée et réalisée, "ARBEIT MACHT FREI". Autrement dit, dans la cité idéale à contrario, celle des fascistes, ce n'est pas le plaisir ni "la jouissance", avec ou sans entrave, qui permettent d'accéder à la liberté utopique, mais le travail forcé, l'interdiction de jouir et leurs avatars. Une étude comparative reste à faire des différents types d'enfermement — camp de la mort, prison, asile psychiatrique, monastère/couvent, bordel — en tant qu'applications rationnelles maximales du principe de rendement et (modèle ~~de~~ cité) entièrement consacrée à la rentabilité, au travail. Il est troublant que le retranchement et l'enfermement, imposés, avec des degrés divers de barbarie, par les états totalitaires aux dissidents, aux déviants, aux minorités ethniques ou libidinales, demeurent encore à ce jour un idéal, un modèle de pureté et d'ordre religieux. Le suicide collectif, en Guyane, de l'Eglise du Peuple — secte composée en majorité d'ex-militants léninistes et de membres de minorités raciales regroupés en un ghetto politico-religieux — est, semble-t-il, exemplaire de la

finalité de l'anti-cité idéale. Une distinction s'impose donc entre les utopies totalitaires et les utopies inintentionnelles (pour reprendre le terme employé par John Cage pour décrire sa pratique musicale). *Je préfère l'utopie ouverte à l'utopie fermée, figée d'avance par des intentions dogmatiques et une précision soi-disant "scientifique".*

La naissance d'une cité de liberté implique une mutation, un départ vers l'inconnu, l'insu, l'inouï. Oser sortir du moule, abandonner les règles normatives, bref, inventer sur le mode ludique et joyeux d'autres codes, d'autres concepts, d'autres cultures, donc une autre société. Pour se consacrer à l'invention — en poésie, en philosophie, en musique ou en politique — il faut être complètement autonome, n'appartenir à rien ni à personne, n'adhérer à aucun dogme, ne se soumettre à aucune église, aucun parti, aucune institution coercitive. Or, ^(en France) à l'heure actuelle, il n'y a de liberté que dans les marges. La paralysie et la contrainte qui régissent les institutions ^(politiques et) (culturelles) étouffent toute créativité, tout esprit innovateur.

'en arrive aux rôles concurrents, souvent antithétiques et conflictuels, entre les chefs de guerre, les chefs religieux, les chefs politiques et les artistes (au sens nietzschéen de l'artiste philosophe, bien sûr, pas du clown commercial). Quels sont ceux qui vont assumer la fonction essentielle à la survie même de la société, qui consiste à imaginer, à inventer la société future ? Fonction qui consiste ^{aussi} à sortir des normes, à changer les règles du jeu social et culturel.

Changer la vie, tel était, lors des élections présidentielles de 1974, le principal slogan du Parti Socialistes. Ce parti est devenu, depuis, le parti dominant en France et cette victoire historique crée, c'est vrai, une situation relativement inédite. A l'époque, cela avait choqué beaucoup de monde — moi-même y compris — qu'un parti parlementariste, machine de conquête et d'exercice du pouvoir politique, "récupère" la vision d'Arthur Rimbaud déjà médiatisée par le groupuscule gauchiste Vive la Révolution et, avant lui, par le groupe surréaliste et par André Breton qui avait accouplé la vision de Rimbaud à celle de Marx : transformer le monde. Il a donc fallu un siècle pour qu'un parti politique, devenu parti de gouvernement, prenne à son compte dans les discours électoraux de ses dirigeants l'image désirante d'Arthur Rimbaud. Mieux vaut tard que jamais, certes, mais comment se fait-il que les politiciens, même à gauche ou à l'extrême gauche,

5.
révolutionnaires

aient toujours un siècle ou plus de retard par rapport aux *(poètes*
et philosophes ? Qu'en est-il dans ces conditions particulière-
ment mauvaises d'écoute et d'ouverture d'esprit, de la fonction
prophétique des artistes visionnaires et utopistes *(radicaux)* ? En changeant
de registre, en passant du champ de l'imaginaire au champ social
qu'est-ce qui, de l'utopie, se matérialise et qu'est-ce qui
reste irréalisé ? Et qu'est-ce qui, comme le projet léniniste,
se réalise à l'envers, sous forme de goulag, ou comme en Suède,
sous forme de cauchemar capitaliste cogéré par les instances
patronales et syndicales ?

Il ne suffit pas d'inverser simplement la structure de la
cité nazie ou stalinienne pour obtenir une cité idéale.

Aujourd'hui, ici, il dépend très largement de nous, de nous
tous, de nos luttes, de nos propositions, de nos désirs, de nos
actes, qu'une part importante *(du projet)* de cité idéale passe dans les
faits. C'est le but des "Etats Généraux de la Culture" entre au-
tre, de réduire le plus possible l'écart entre la cité idéal-
le imaginée par les penseurs et la cité réelle où nous habitons
et travaillons ⁽¹⁾. En ce qui me concerne je préfère investir mon
énergie dans l'utopie concrète, réalisable à court ou moyen ter-
me. Pour ce qui est de la convivialité et des modes de production
et de distribution de la culture, nous avons, en premier lieu, à
nous débarrasser par la force si nécessaire de toute dictature,
de toute coercition bureaucratique. Il faut en finir avec la sur-
administration, avec la tutelle des bureaucrates sur les activités
créatrices. Il faut en finir avec tous dispositifs de contrôle
politiques ou religieux qui alourdissent et châtrent les processus
créateurs individuels ou collectifs. ~~Les institutions culturelles~~
~~doivent être repensées à l'échelle moderne. Et non, comme par le passé, is-~~
~~olées, l'empêcher.~~ Mettons en oeuvre des circuits directs de
production et de diffusion, en occupant ou en obtenant dans les
quartiers des lieux de rencontre qui soient aussi des lieux de
production et de diffusion de la culture vivante et diversifiée.

(1) Ceux et celles qui désirent contribuer aux Etats Généraux de la
Culture ont à constituer des groupes de travail autonomes sur
l'objet de leur choix, à rédiger d'ici à octobre 1981, des pro-
jets concrets et précis et à les envoyer à Change, 12 rue de
Seine, 75006 Paris. Les Assises se tiendront fin 1981.

Il existe depuis longtemps de tels lieux à Amsterdam, Bruxelles, Hambourg mais pas en France. Ce pays a, du fait du centralisme despotique, un énorme retard culturel. Finissons-en avec l'uniformisation et la centralisation dans tous les domaines de la vie sociale et culturelle. Ce que les Lip ont fait pour l'industrie horlogère, à Palente — "On fabrique, on vend, on se paye" : autogestion en acte des énergies créatrices, de l'organisation, de la finalité, et de la diffusion de travail — pourquoi pas le faire dans le domaine du théâtre, de la musique, de la danse, de la poésie, du cinéma, de la vidéo, ^{des radios et télévisions libres} (des autres moyens d'expression séparés ou, au contraire, coopérant l'un avec l'autre ? Le meilleur moyen de mettre fin à la paralysie due à la sur-administration, dans le domaine culturel comme partout, est de faire autre chose, ailleurs. Abandonnons le "Centre" Beaubourg au Ministère du Tourisme, au même titre que la Tour Eiffel et le Sacré Coeur, et constituons des unités de production et de diffusion, tantôt fixes, tantôt mobiles, des tribus nomades de créateurs et de créatrices capables de transversaliser les arts et les techniques, de produire des situations nouvelles, de créer des échanges et des combinaisons relationnelles de types différents. Ne pas se laisser enfermer dans le musée/mausolée du Pouvoir, à Beaubourg, à l'Université ou dans les autres Zoos. Laisser l'industrie culturelle dépérir et se putréfier dans ses hypermarchés et ses morgues étatiques. Certes, de temps à autre pourquoi ne pas organiser dans une institution quelque grande rétrospective culturelle, mais pas sur le mode de la falsification historique, comme les expositions Paris/Moscou ou Paris/Paris qui relèvent de l'escroquerie intellectuelle inhérente à l'art officiel.

Les instances gouvernementales, de droite ou de gauche, ont (presque) toujours été en guerre avec les forces de la culture. En sera-t-il autrement aujourd'hui ? On verra d'ici quelques mois. Faisons en sorte, immédiatement, que dans les mass media et dans la vie quotidienne l'imagination exerce sinon LE pouvoir, du moins un contre-pouvoir vital, énergétique.

L'abolition du salariat présuppose l'avènement de la société post-industrielle. Cet événement présuppose que, grâce à la "crise

économique peut-être, la religion du travail salarié scit tombée en désuétude et que la religion du plaisir — polythéiste, polychrome et polymorphe par définition — ou que d'autres activités non religieuses, se généralisent à sa place. Il ne sert à rien d'établir d'avance un plan général, ni une norme. La cité idéale, pour être idéale à mes yeux devra être débarrassée de tout assujettissement salarial et étatique. Je m'intéresse surtout à l'art qui est autre chose que le simple agrandissement ou la simple transposition sur la toile d'une esquisse préalable, au texte qui est autre chose que le simple développement du plan pré-établi (par l'auteur, l'instance bureaucratique ou la loi du marché). La cité idéale sera sa propre esquisse et sa propre concrétisation, difficile sinon impossible à imaginer d'avance. Elle relèvera, relève déjà, non du dire mais du faire. Est-ce pour cela que, déjà, à l'état de projet elle provoque chez certains la panique et chez d'autres les signes avant-coureurs de la jouissance ?

Jean-Jacques LEBEL

Paris le 2 juillet 81

Che Eduardo —

voilà, un peu resumée, une
reflexion sur l'utopie où j'mets
l'accent sur le "culturel" afin d'essayer
de contre-balancer les discours exclusi-
vement politiques et, à mon sens, trop fermés.

Bien amicalement,

Jean-Jacques

P.S. A propos d'une "créativité libératoire
possible" tu pourrais rajouter, en
annexe du texte ci-dessus, une note
sur le Festival Polyphonix où nous mettons
en pratique une culture radicalement
différente, par ses formes et son auto-organisation,
de la culture dominante. Demmage que le
jeu ait des ans restait enfane, eux aussi, dans le
politique. C'est ça que c'est mon point de divergence.

J.J.